

Un mot, S'il vous plaît.

L'homme bien informé vient chercher ses provisions d'hiver chez

O. M. Melanson & Cie.

Il y vient avec l'assurance, bien fondée, d'acheter ce qu'il y a de mieux pour son argent. Et personne n'est jamais désappointé.

Toutes nos marchandises sont choisies et achetées avec le plus grand soin et avec jugement.

Au sujet des

Hardes

pour cette saison, nos modes sont non-seulement en avant de tout ce qu'on peut trouver en ville, mais les gens savent que notre

Département de Hardes

se recommande également à ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent comme à ceux qui ont le gousset bien rempli.

Le prix de nos Habilllements varie de \$6 à \$16, et celui de nos Capots de \$5 à \$15

Nous avons aussi de superbes

CASQUES

coiffant toutes les têtes et à la portée de toutes les bourses.

Notre Assortiment d'

ETOFFES à ROBES

est meilleur que jamais. Quand vous venez à Shédiac, n'oubliez pas d'entrer chez

O. M. Melanson & Cie

Vous vous en retournerez contents et satisfaits.

Chores de France

A QUOI ON PEUT ARRIVER

En France, le «Journal Officiel» a publié un rapport sensationnel sur les dépenses croissantes qu'amène, d'année en année, l'application de la loi de 1905 sur l'assistance obligatoire aux vieillards, infirmes et incurables, comme sur les abus de tous genres qu'elle entraîne. En 1906, année qui précède le fonctionnement de la loi, le nombre des bénéficiaires était évalué à 293,100. En juillet 1907, six mois après sa mise en pratique, il était de 340,120; en août 1908, il atteignait 512,810; à la fin de décembre de 534,965; pour la fin de 1909 il est évalué à 575,000.

Or, il semble que la principale cause de cette énorme augmentation soit due à la singulière application que les français eux-mêmes font de cette loi. Et le rapport inséré au «Journal Officiel» relève des faits inquiétants. On y voit, comme dans le rapport précédent, des assistés propriétaires de terres ou d'immeubles, qui laissent en mourant des sommes assez rondes; d'autres dont les fils, fonctionnaires, devraient leur venir en aide. Ces abus ne s'expliquent que par la négligence ou par la connivence. Le rapport indique très nettement que la politique est à la base de tous ces attentats à la fortune publique.

Il y a aussi des médecins qui ont une lourde responsabilité dans ce pillage des deniers par des certificats constatant des maladies imaginaires. L'un d'eux donnait pour excuse «qu'il lui paraissait inutile de refuser un certificat puisque la personne à laquelle il ne le donnait pas finissait toujours par trouver un de ses confrères qui le lui délivrait.» Des médecins du Midi ont reconnu «que les certificats délivrés par eux étaient d'une rigueur scientifique contestable mais qu'ils s'en remettaient à l'administration d'en faire l'emploi le plus judicieux, étant, quant à eux, à raison de leurs attaches politiques, amicales ou de famille, dans l'impossibilité de refuser un certificat d'incapacité de travail à qui venait le leur demander.»

Et ceux qui résouvent parlent ainsi à l'occasion de leur devoir professionnel. Il y a aujourd'hui en France une nouvelle classe, celle des faux pauvres, des faux incurables, des faux infirmes qui vivent, à même la masse, avec la collaboration, pour cause politique, des membres des commissions, des maires, et avec la connivence des préfets et des sous-préfets qui ferment soigneusement les yeux.

Il y a aussi une autre catégorie, celle des gens qui, d'accord avec les maires, jouent le rôle d'assistés pour faire marcher le commerce de la commune ou alimenter le bureau de bienfaisance.

En effet, le rapport dit que «dans quelques communes, des maires, faisant preuve de plus d'ingéniosité que de probité administrative, faisaient inscrire certaines personnes, non totalement privées de ressources, à la contribution pour elles de reverser une quote-part de l'allocation mensuelle dans la caisse de la commune ou dans celle du bureau de bienfaisance.»

Cette «ingéniosité» des maires répond à cet état d'esprit que «voter l'Etat, ce n'est voler personne» comme si l'Etat n'était pas tout le monde!

Dans un nombre considérable de communes, les allocations mensuelles ne constituent plus une charge, mais deviennent, au contraire, presque une bonne affaire. «Une allocation de 120 fr. par an (10 fr. par mois) coûtera seulement 12 fr. au budget communal, mais par contre, fera venir dans la commune 108 fr. qui seront dépensés sur place et dont bénéficiera le commerce local. Dix assistés coûteront 120 fr. et rapporteront 1,080 fr.; et rapporteront 2,160 fr.»

M. Henri Monod, dans sa lettre au «Temps», a raison de dire que les promoteurs de la loi ne sont pour rien dans ces abus. Le législateur y est pour quelque chose, l'administration y est pour beaucoup et nos mœurs y sont pour le reste. Cette loi mal conçue, mal étudiée, répondait pourtant à la fois à une pensée généreuse et à un besoin. Il aurait fallu procéder par étapes. Aujourd'hui que l'écuse est ouverte qui donc arrêtera le flot? Or notre pays veut tout entreprendre en son nom. Quand songera-t-on à veiller scrupuleusement sur l'emploi des ressources qu'on lui demande.

La ville de Soto La Marina (Mexique) a été complètement détruite par la dernière inondation. On ne voit que quelques tours et clochers émergeant de l'eau.

Pauvreté avant richesse

Un soir, après une tournée dans les bois, je descendais, m'acheminant vers ma demeure, l'étroit sentier, coupant en zigzag mon érablière; j'arrivais au logis et parfois à travers le feuillage mouvant j'apercevais ma coquette maison blanche à la chaux dorée comme un palais sous les derniers rayons du soleil couchant.

Tout était silencieux... tout à coup, tout près de moi, derrière un gros érable centenaire, j'entendis une voix douce, un peu triste: «Bonsoir mon cher monsieur Paul».

Je ne fus pas surpris, la voix m'était bien connue, cette douce petite voix, c'était Jean, mon jeune ami, l'habitué de chez moi, mon compagnon de pêche, qui venait au devant de moi. «Bonsoir mon Jean, tu es bien aimable de venir me rencontrer, je commençais à trouver la route longue.»

Il ne dit rien. Il était triste, petit Jean, ce soir-là, lui pourtant si folâtre, si badin, si enjoué: ses yeux bleus étaient luisant de larmes—il avait pleuré et sa figure aux traits délicats était pâle. «Qu'as-tu donc ce soir, mon petit, tu me sembles bien chagrin?»

Il pressa ma main droite des deux siennes, me regarda fixement d'un air bien triste et me montrant un vieux tronc renversé: «Asséyons-nous là et causons.»

Je m'assis sur ce banc rustique, lui s'agenouilla sur la mousse, devant moi, appuyant ses coudes sur mes genoux. Petit Jean me parla longtemps et je l'écoutai avec attention. Il me dit tout ce qui l'attristait.

Hélas! qu'il faut peu de chose pour chagriner les cœurs de quinze ans! Le petit, dans son âme, nourrissait bien des rêves. Il leur souriait autant qu'ils berçaient son imagination; mais ces rêves, il le sentait bien, ne se réaliseraient peut-être jamais, et après avoir si gaiement souri à la vie il commencerait à la maudire à sa façon.

Jean avait un idéal tout à fait digne d'un grand cœur: devenir médecin, tel était pour lui le premier degré sur le cycle des honneurs, puis d'un bond il espérait monter ensuite au pinacle, où il voyait écrit un mot lumineux, le mot: «Député». Et comment arriver si haut? Il était pauvre, le petit, non pas d'une pauvreté misérable, mais la bourse de son papa n'avait pas encore les flancs usés par les pièces d'or. Jean allait au collège, et dans son noble cœur il lui coûtait bien de prendre pour lui l'argent si nécessaire à la famille; il voulait abandonner ses études. «Pourquoi ne suis-je point riche, disait-il! Ah! si j'avais de l'or, de l'or... que je serais heureux: toutes les portes me seraient ouvertes et j'arriverais, oui j'arriverais!»

Je le pris sur mes genoux, et caressant la tête blonde de cet enfant que j'aimais comme un fils, je lui dis ces paroles qu'il écouta avec une avidité toute enfantine:

«Ton chagrin, mon petit, me fait sourire, toute ta peine, c'est d'être heureux sans le savoir, sans vouloir le croire. Tu es pauvre, dis-tu, tu souffres. Ta pauvreté, mon enfant, est la meilleure école d'éducation; elle forme des hommes illustres qui deviennent d'autant plus brillants qu'ils partent de plus bas et dans une course vertigineuse montent plus haut. Ces hommes arrivent aux honneurs avec la satisfaction qui vaut un trésor de s'être élevés avec des ailes façonnées par leur travail et leur persévérance.

Mais, me diras-tu, le riche monte haut lui aussi dans l'échelle sociale. Oui, il monte, mais à charge pas qu'il fait il sème de l'or, ainsi il monte et brille non par son talent mais par l'éclat de son or.

Grande Vente de Hardes à Sacrifice

Maintenant que la saison tire à sa fin et que nous avons besoin de place pour nos marchandises d'automne, qui doivent nous arriver incessamment, nous allons nous débarrasser de ce qui nous reste d'Habilllements d'hommes et de jeunes gars A DES PRIX EXTRÊMEMENT RÉDUITS.

Dans bien des cas même, au-dessous du prix coûtant de l'étoffe brute.

Si vous prenez quelque intérêt aux Hardes à bon marché, entrez nous voir.

W. D. Martin et Fils, Moncton

Marchands de Hardes, coin des Rues Main et Lutz.

De plus, mon petit, ce doux présent que Dieu a fait à ton cœur, ce besoin d'aimer et d'être aimé que tu sens en toi, crois-tu qu'il aurait tout le charme que tu lui connais si tu étais riche? Dans le riche on aime point le cœur ni l'âme, mais l'argent. L'ami du riche, c'est un cœur uni à une bourse. Ah! que cette amitié est vaine et combien elle est lâche! Si la banqueroute arrive, ou si le déshonneur noircit la réputation de celui que l'on avait nommé son ami, c'est fini, le lien est rompu et l'on rougit de celui que hier encore on feignait d'aimer.

Les jeunes gens riches, je ne les aime point; ils sont durs, indécents, croient que tout leur appartient, plus que cela même ils croient pouvoir tout dire et blessent bien des cœurs qui s'humilient sans rien dire puisque ce sont des cœurs de pauvres.

Et ce baume fortifiant, cette douce consolation, la reconnaissance, peut-on l'attendre d'un cœur endurci dans l'or? Non!

Voilà, mon petit... combien tu as tort de maudire la pauvreté. Cependant il ne faut pas que tu te désintéresses de toute richesse, mais avant de rêver la possession de beaucoup d'argent, commence à acquérir beaucoup de science, et si plus tard la fortune te sourit, accepte-la avec joie, car tu l'auras méritée, mais en attendant contente-toi de ta petite médiocrité et ne te chagrine plus pour rien.

—Monsieur Paul, vous avez raison... et d'autant plus raison que je vois en vous l'homme si bon, si affectueux et si dévoué à moi. Ah! vous êtes pauvre monsieur Paul!... maintenant je suis content, je suis heureux.

Il commençait à faire sombre sous la ramée; j'embrassai petit Jean, redevenu tout joyeux, et nous nous rendîmes à la maison.

PAUL BELART.

PROPOS AGRICOLES.

Soins à donner aux vaches laitières

Quels sont les soins particuliers à donner aux vaches laitières pendant l'hiver, nous demande-t-on souvent? La réponse est bien simple, les abriter aussi confortablement que possible, leur donner une nourriture saine et abondante, non seulement pendant qu'elles prodiguent leur lait, mais pendant toute l'année, qu'elles soient fraîches vèlées ou non, pleines ou non pleines, et, ce aussi bien pendant l'hiver que l'été. Il faut bien se pénétrer de cette idée que les vaches tombées en mauvais état pendant l'hiver ne donnent, en effet, quoique bien nourries au printemps, ni autant de lait, ni autant de beurre que si elles eussent toujours été bien entretenues.

La vachelaitière qu'on ne tient dans une bonne étable ne donne pas la totalité de rendement qui la rendrait précieuse en des circonstances plus favorables. A tous les âges, elle veut être sainement et commodément lo-

gée; toute habitation qui ne répond pas dans une juste mesure à ses besoins met obstacle à l'épanouissement des actes de la vie et conséquemment à l'abondance et à la richesse du lait: en ce qui concerne la température qui pour les animaux est normale entre 53 et 54 p. c., la vache laitière s'accommode parfaitement d'une température plus élevée et même d'une chaleur humide éminemment favorable à la production du lait.

Comme l'air est indispensable à la vie, il importe que l'aération puisse s'effectuer facilement, comme d'ellemême, grâce aux ouvertures ménagées dans les chambres les mieux fermées. L'aération se fait naturellement dans une pièce où il y a une cheminée allumée. L'air intérieur, dès qu'il est plus chaud que celui de l'extérieur, monte et s'échappe par la cheminée, tandis que l'air extérieur se précipite par les ouvertures et les moindres fissures pour le remplacer.

Inutile de chauffer les étables, par la raison bien simple que la respiration des animaux suffit amplement pour entretenir une chaleur suffisante; si leur étable n'est pas trop grande. Dans ce dernier cas, il y aurait prudence et économie à leur ménager une source artificielle de chaleur, par exemple, en ouvrant une communication entre l'étable et une pièce voisine où l'on fait du feu.

C'est surtout en hiver que la nourriture des vaches laitières exige une attention spéciale; on sait, en effet, combien ces fontaines à lait sont sensibles au moindre dérangement de leur bien-être: bonne nourriture adaptée à leur condition particulière, bon air, tranquillité, milieu ni trop froid ni trop chaud, pour ne pas arrêter ni exciter la transpiration. Si l'une de ces conditions manque, la machine à lait ne fonctionne plus à souhait, il y a perte.

En fait de nourriture, il ne faut être ni parcimonieux, ni prodigue, mais suffisant et convenable. La ration sera plus forte qu'en été et les aliments les plus aqueux leur seront réservés; on n'oubliera pas que la ration fournie ne doit jamais dépasser la quantité que l'économie animale peut utiliser parce que alors tout l'excès passe au travers des organes digestifs sans produire d'effet. Avoir soin d'établir un rapport convenable entre la matière solide et l'eau de manière à ne pas donner une nourriture tellement aqueuse que l'animal n'ait plus besoin de boire. Enfin, la régularité dans la nourriture est une condition indispensable au succès—22 livres de foin régulièrement donnés profitent mieux à un animal que 22 livres données sans soin.

Aussi, assisterons-nous sur la valeur des matières nutritives contenues dans les aliments, car tout en contribuant à l'entretien de la vie et aux diverses productions demandées à l'animal, chacune d'elles jouit de propriétés particulières.

L'albumine joue un rôle important dans l'alimentation, il sert à la reconstitution du sang, entre dans la formation de toutes les parties du corps et se retrouve notamment dans le fromage. C'est un principe indispensable à la vie et on comprend que les aliments qui en contiennent de fortes doses, comme les tourteaux, par exemple, se vendent à des prix élevés.

Les hydrates de carbone que l'on peut considérer comme les vrais combustibles de la machine animale, doi-

Université

Compte de

Cours Univer
sitaire, Cours Élém

Les cours se

Avantages e
pratique de la lan

L. C

41.

vent être fournis larg
afin que l'albumine
n'ait pas à produir
restent uniquement d

La matière grasse
dépose en réserve
grasseux et c'est là
tière y puise les mat
à l'élaboration du be
La graisse des alime
directement dans le l
se celle provenant de
rieures accumulées
et prend sa place. E
ce des hydrates de c
re grasse y supplée
ce de chaleur et de t

Les matières gra
surtout à la formati
seux, mais quelques
priété spéciale; aus
bien d'une addition
sel de cuisine par o
dose de 463 à 925 g
par tête: c'est un co
mier ordre qui excite
rise la digestion.

Une vache à lait d
livres exige environ
sec pour sa nourri
mais cette matière
bien digérée, doit
d'environ trois fois
aussi est-il nécessai
mentation à l'établ
rapprocher autant q
turage ou de l'alim
De là pour l'hiver
d'avoir des fourrage
nes à volonté, que
une addition d'alim
tels que des tourte
vées.

Chez les vaches l
de terre cuite diluée
de provoque la sécr
général, la pomme
servie cuite, parce
truit les effets de la
ce toxique. Comme
qu'elle abonde, il
tubercules si: on le
cru. Il en est de m
bours.

Ces tubercules fa
tion du lait au détr
du beurre; il en es
ainsi; plus la séc
abondante, plus ce
par conséquent,
beurre, mais plus d

La drèche de br
betteraves pousse
lait, mais hâtent
affaiblissent les b

Les navets, les
de betteraves et de
avec de la paille—
favorables à la
D'aucuns prétend
les feuilles de bette
sont pas nuisibles
néanmoins, de rés
une erreur, car elle
création par la gra
(90 à 92 p. c.) qu
toutefois, il faut le
paille d'avoine ou
grain concassé.

La graine de lin
quantité peut être
tation, mais il ne
ser. Mélangée ave
trèfle hachés, avec
égrugée, par tête
délaié dans un pe
servi en buvée à l
développe la prod
Les tourteaux
lait que saveur an
mentent sensibles
beurre.

Les racines: b
panais, mélangées
d'avoine hachée, d